6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

DÉPOT LÉGAL
Nord
Num. 429
1909

Téléphones : À LILLE N° 1.02 — À ROUBAIX N° 3.28 — À LENS N° 1.02

ABONNEMENTS

	mois	trois mois	un an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 1er Mars 1909

ELECTION LÉGISLATIVE DU 7 MARS 1909

Scrutin de ballottage

1re Circonscription de St-Omer

Candidat du Congrès Radical

H. LÉVY-ULLMANN

Avocat,

Professeur à la Faculté de Droit de Lille,
Maire de Wizernes.

L'autre jour, à St-Omer, au jardin public, où un doux soleil avait attiré la foule, une musique militaire, avec un art fougueux, interpréta une longue fantaisie sur « Carmen » et une valse : « Espana »... Il n'y avait que ces deux choses-là au programme et, une heure durant, la musique ensorcela, de ses diableries espagnoles, le public frémissant...

Au passage, dans les yeux de la foule, je sentis renaître de vieilles existences abolies, comme on voit sur l'eau des mers reparaître parfois des floraisons disparues depuis longtemps et qui dormaient dans les obscures vases du fond. Dans des yeux noirs, sous le casque brillant de chevelures sombres, les effluves de la musique espagnole faisaient surgir en paillettes d'or les inconscients souvenirs du Passé d'une Race, pétrie loin des brumes septentrionales, à grands coups de soleil, sur les rives crevassées du Tage ou du Guadalquivir.

Dans le bougement réflexe de cette foule où certaines femmes avaient des yeux fendus d'Andalouses, le « meneo » même qui fait tanguer les hanches des gitanes comme des tartanes richement chargées, de cette foule où crépitaient les charbons noirs des prunelles, où quelques faces d'hommes étaient celles de conquistadors, j'ai perçu que deux siècles n'avaient pas pu éteindre les germes brûlants, prodigués de la Zeelande à Arras, par les galants hidalgos de Sa Majesté Très Catholique.

En suivant les réunions de la campagne électorale dans la circonscription, j'ai fait la même constatation sur presque sur tous les points de la région...

A Aire, après avoir admiré l'exubérante décoration du pavillon des officiers Espagnols dit le Baillage, la rondeur des ornements pareils aux fruits exotiques, gonflés de sève à en craquer, j'ai ressenti dans l'enthousiasme d'une assistance applaudissant notre ami Levy-Ullmann, le même épanouissement de forces que des générations emmagasinèrent, dans leurs cellules vitales, sous le magnétisme formique du soleil des Castilles pour se venir dépenser sur ces terres marécageuses, ancien estuaire de la mer du Nord.

Ils semblaient être venus, d'hier, sous le flamboyant étendard, d'or et de gueules, marqué d'une tour, d'un lion et d'une grenade, ces assistants des conférences qui observaient le plus auditif silence quand Levy-Ullmann ou l'un de ses bons orateurs traçaient sur l'écran avide de leur imagination les images qui expliquent et les symboles qui poétisent.... Amoureux surtout de symboles, ils étaient émus quand un orateur évoquait la cathédrale de l'Avenir ou l'on officiefait pour un idéal de Justice et de Vérité... une cathédrale, dans ce pays, ils connaissaient cela, mais leur rêve y entrait maintenant dans un poudroiement de lumière dorée, et c'étaient leurs plus belles idées qui s'asseyaient dans les vieilles stalles et à l'autel ils voyaient enfin se célébrer un culte tel que le meilleur de leur cœur l'avait conçu... Dans l'emballement des discours, ils frémissaient aux descriptions paraboliques, au passage du torrent qui bondit de roc en roc, au geste faucheur de celui qui sapait dans la forêt des préjugés, au geste élévateur de celui qui parlait de l'Edifice à construire, en y plaçant çà et là, des rosaces ciselées, des vertus et des principes...

Et, attentifs ainsi à contempler les discours, comme on cherche des images dans un beau livre, pour en recueillir le plus vif et le plus éclatant, ces auditeurs étaient pareils à ceux de leurs ancêtres qui, sous un ciel plus bleu, s'attardaient autour des citernes fraîches, accroupis sur les dalles vernissées des Maures, à écouter les capitans ou les piloles leur conter des voyages merveilleux ou les légendes de Bagdad...

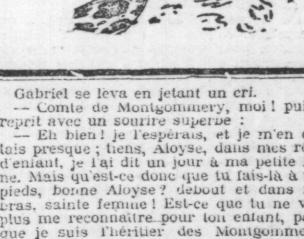
Tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans les idées et les paraboles les faisaient exultants d'enthousiasme. Les pensées mesquines et les demi-sincérités les rendaient méfiants, car l'atavique amour de la lumière et de l'ardeur est en eux. De même que l'élan religieux des aïeux espagnols implanta dans les cités, au XVIe *siècle, le culte des madones* et d'éclatantes manifestations extérieures de la Foi, aida à la construction d'innombrables chapelles, couvents et églises, de même l'élan démocratique actuellement a pris dans ces tempéraments nerveux et volontaires, une puissance telle que la réaction, longtemps maîtresse, *en a été stupéfiée.*

Le sectarisme religieux et le loyalisme aux institutions monarchiques importé par les officiers du duc d'Albe et adopté pendant des années par la foule soumise n'a pas su résister à l'évolution nécessaire que réclamait la race d'action et de mouvement établie en Morinie par les hasards de la conquête espagnole. Le même courant violent qui servit longtemps la cause cléricale et royaliste s'en vient maintenant vers la vraie vie sociale et y apporte toute la puissance qui fit jadis, et il n'y a pas longtemps encore, la force de la réaction...

Le succès soudain de Levy-Ullmann, la décroissance marquée des voix de M. Lefebvre du Prey, sont les preuves les plus certaines que les yeux noirs du pays ont retrouvé l'étincellement d'orgueil et de fierté des ancêtres, ces coureurs insoumis du monde...

Que l'on ne m'accuse point d'avoir opposé les yeux sombres aux yeux clairs. Je n'ai pas voulu méconnaître la valeur de la race *autochtone* qui accomplit le formidable labeur de fertilisation du sol humide. J'ai seulement cherché à évoquer une face psychologique de la campagne électorale dans ce coin du Pas-de-Calais, où *il n'est point rare de déchiffrer* sur une enseigne : Albuféra, aubergiste, ou Rodriguez boucher, et de voir se pencher à la fenêtre une fille au teint bistré, dont le sourire semble mordu dans une baie pourpre de piment.

WILL.



CHRONIQUE

LA PEUR

Très bravement, je plongeai mes regards dans la petite fontaine de Coatnoz, ouverte sous le ciel bleu comme l'œil bleu de la terre. Mais je ne vis qu'une grosse grenouille verte singulièrement acrobatique, de longues herbes fines et délicates que le battement régulier de la source faisait doucement onduler, et mon image, qui ne m'inspire aucune folie passion, aucune velléité chimérique... Rien de plus.

Alors, tous les détails du récit de Job Cadic me revinrent à l'esprit avec une obsédante précision.

***

Tout d'abord, que je vous présente mon ami Job.

Je le connus au mois de septembre dernier, alors que rôdeur des landes et des grèves, libre de moi, je fuyais le snob et cherchais le rustre.

Job m'apparut un beau matin, au détour d'un sentier de douaniers, sur la falaise, colossal sous son tricot bleu qui moulait son torse d'hercule. Il portait son bras droit en écharpe.

— Qui t'a arrangé comme ça ? lui dis-je.

— Qui ? Personne, foi de Dieu, me répondit-il en faisant rouler ses épaules d'un air menaçant. Cela m'est arrivé en tombant dans la cale, le jour même du départ « pour Islande ». Il a fallu me débarquer ici, comme un propre-à-rien, un mal bâti. Si encore je pouvais être bon à quelque chose ! mais à quoi ? Il faut ses deux mains pour travailler en mer et je ne peux même pas filer le maquereau dans la baie, comme les camarades. Le médecin me dit bien que j'en ai à peine pour quatre ou cinq mois, et que sûrement je serai de la prochaine campagne. Mais d'ici là que de longues heures d'ennui à passer sur ces falaises, en regardant s'éloigner les voiles, ou bien au milieu des femmes qui tricotent.

— Job, lui dis-je en interrompant ses doléances, je te prends à mon service. La chasse ouvre dimanche. Trouve-toi chez moi à cinq heures du matin. Tu porteras ma carnassière, et nous battrons la campagne ensemble. Ça te fera passer le temps.

— Entendu, fit Job. C'est pas tout à fait mon métier, mais je ferai de mon mieux.

Il fut exact au rendez-vous, et, chaque jour, mais de préférence à l'heure où je prenais le café, sous la petite tonnelle de mon jardinet, tout enguirlandée de chèvrefeuille, Job venait chercher les ordres.

Il surgissait brusquement sur une petite colline, hérissée d'ajoncs, qui dominait ma maisonnette. Parfois, obéissant à une inspiration d'ordre mythologique, je lui faisais signe de demeurer immobile sur ce piédestal géant, si bien fait pour lui. Et, très docile au commandement, mais aussi très inconscient du rapprochement évoqué par son apparition, Job s'arrêtait un moment, s'appuyant sur la massue dont il se servait pour secouer les broussailles, et sourilait, d'un sourire olympien, dans sa barbe d'or courte et frisée, pendant que son énorme silhouette se détachait sur la colline en pleine lumière. Puis, nous prenions le café, et en route pour les folles battues.

***

Or, un soir que nous revenions le front bas, les jambes molles et la langue très sèche d'une course prolongée à travers les landes incendiées par un chaud soleil de septembre, la fontaine de Coatnoz brilla près de nous, toute pleine d'étoiles. J'y courus pour y boire ; mais Job, me saisissant vivement par le bras, me dit d'une voix tremblante :

— Oh ! pas là, pas là !... marchons encore un peu. Nous serons bientôt à la ferme de Jean Kerbic...

Je le regardai, il était livide.

— Job, lui dis-je, il y a là-dessous une histoire de revenants. Tu vas me conter ça.

— Je veux bien, mais partons vite, ne restons pas ici.

Et il se fourrait les pouces dans les oreilles.

Jusqu'à la ferme, nous marchâmes rapidement, l'un près de l'autre, en silence. Il se collait à moi comme un enfant craintif.

Une bolée de cidre, généreusement offerte par le fermier, et bue avec une satisfaction visible, lui remit le cœur en place. Nous partîmes.

Devinant mon impatience, Job, sans autre préambule, commença aussitôt :

« Il y a de cela cinq ans... Ah ! ce n'était pas par une nuit pareille. Il gelait à pierre fendre. La lune brillait large au ciel et éclairait la terre toute blanche.

« Cette année-là encore, je n'avais pu m'embarquer pour Islande, faute d'avoir trop fait la noce le jour du départ et de m'être endormi dans un fossé, pendant que, toutes voiles dehors, la « Clotilde » quittait la rade.

« Et, comme aujourd'hui, pour tuer le temps, je regardais la mer, je buvais des bolées.

« A cette époque habitait tout près d'ici, à Poulgraz, un riche fermier, Yvon le Du, mort aujourd'hui, et dont la fille, Marie-Joseph, était jolie comme une pomme. Nous nous convenions l'un l'autre, c'était certain, et j'aurais pu, je crois, en faire ma femme, si, quittant la barre du gouvernail pour le manche de la charrue, je m'étais résigné à prendre la direction de la ferme. Mais j'aime pas me coucher dans une armoire. Je ne dors bien que dans le roulis. Bref, « Marijob » s'est mariée à un lourdaud de l'intérieur des terres qui, *paraît-il, mène fort bien la suite des affaires* du père le Du, la rend heureuse, et lui fait cadeau d'un gosse tous les ans.

« A la fin de l'hiver de 1892, je fréquentais très assidûment la ferme de Poulgraz. J'y soupais souvent, et parfois je ne partais que très tard, après d'interminables parties de loto, avec Yvon le Du, parties toujours arrosées de nombreux petits verres d'eau-de-vie.

« Le 21 février (je n'oublierai jamais cette date), je quittai la ferme à minuit. Il faisait grand clair de lune, la terre était couverte de neige, le froid terrible. Cependant, j'avais soif. Le tord-boyaux du vieux le Du me brûlait le ventre et la gorge. La fontaine de Coatnoz était sur ma route. Je m'y dirigeai. Mais au moment d'y tremper mes lèvres, je reçus une petite tape sur l'épaule.

« *En même temps, j'entendis une plainte...* Comme ceci, tenez. »

Et Job poussa entre ses dents serrées un cri douloureux, pareil à un appel de cauchemar.

« D'un bond, poursuivit-il, je fus debout. Mais je ne vis rien, rien. Je n'entendis plus rien... La lune riait au ciel comme pour se f... de moi. Pas une brise n'agitait les branches. Pas une souffle dans l'air.

« Bon ! pensai-je, voilà que je suis saoûl ; et je ne reçus pas une tape, mais l'appel se renouvela plus fort, plus déchirant, plus désespéré. J'entendis mon nom, je reconnus la voix : c'était celle de mon meilleur ami, Fanch Gouasdouë, embarqué pour l'Islande, à bord de la « Clotilde ». Elle disait : « Viens aussi, toi... viens donc !... »

« Je voulus me relever, mais je ne pus y parvenir : mes genoux étaient cloués dans la neige. Alors, je pensai que j'étais vraiment saoûl, et je me mis à rire très fort et à gueuler des chansons. Puis, par bravade et aussi pour me donner du courage, je criai : « A ta santé, mon vieux Fanch ! » Et j'approchai mes lèvres de l'eau aussi limpide et aussi claire qu'en plein jour.

« Ah ! Monsieur, dans la fontaine, une tête de mort, celle de Gouasdouë, me regardait avec un mauvais sourire. Elle avait de longs cheveux et une longue barbe, mais, comme dans les têtes de noyés, les lèvres et les yeux avaient disparu, mangés par les poissons.

« Une peur folle me prit. Retrouvant mes jambes, je m'élançai à travers champs, nouant mes deux mains sur les oreilles, car les appels avaient repris, plus pressants, plus nombreux, emplissant toute la campagne. Ce n'était pas une voix éplorée qui demandait du secours, mais vingt, vingt-cinq...

« On eût dit un cœur plaintif fait de cris, de prières, de lamentations. Tous ceux de la « Clotilde » ; Gouasdouë, le Bihan, Guézennec, le Goic, Xervarec, Perennez, Audrain, Kernaounet, le Treust, Morvan... tous, tous, jusqu'au mousse, le pauvre petit Joson le Gac, le seul soutien de sa vieille grand'mère, tous appelaient au secours.

« Des souffles froids me passaient sur le cou, et j'entendais parfois comme des claquements de sabots derrière moi. Alors, je courais plus vite encore, criant, moi aussi, pour ne pas entendre, sautant les fossés, escaladant les talus, roulant dans les ornières des chemins creux...

« — Ah ! l'horrible nuit ! fit Job en se signant.

« Du haut d'une colline, j'aperçus enfin ma maison. Une lumière y brillait. Ma mère, que ma longue absence inquiétait, m'attendait sans doute. Et toujours, de plus en plus pressantes, les voix chuchotaient à mes oreilles, pleuraient, m'appelaient, pendant que, par le vent, ruisselant de sueur malgré le froid, je m'approchais du but.

La porte était entr'ouverte. Je la poussai violemment d'un coup d'épaule et, sans force, presque sans voix, je tombai à genoux pendant que ma mère commençait à me reprocher ma conduite. Elle me croyait pris de boisson.

« — Ma mère, lui dis-je, taisez-vous. Poussez le verrou de la porte, allumez deux chandelles devant l'image de Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles et prions. Ceux de la « Clotilde » sont en péril.

« Et, jusqu'au lever du jour, nous priâmes. Ma mère disait les litanies de la Sainte Vierge, et moi, je répétais : Priez pour eux, priez pour eux...

« Mais jamais la « Clotilde » n'est revenue, et les tombes du petit cimetière de Perros attendront longtemps les corps des pêcheurs, dont les âmes seules sont de retour au pays et errent en peine au clair de lune... »

— Voilà, dis-je à mon compagnon, une bien lugubre histoire, et je m'étonne que tu gardes, après cette aventure, l'envie de retourner en Islande, dans ces mers terribles, où des vents furieux secouent, brisent, éparpillent comme des flocons d'écume vos légères goélettes.

— Que voulez-vous, me dit Job Cadic, ici ou là, c'est toujours la même fin, et mieux vaut encore être ballotté d'un pôle à l'autre, au fond des mers, que d'être mangé par les vers dans une boîte de bois. J'aime pas être à l'étroit.

Et puis, j'y rencontrerai peut-être mes vieux camarades de la « Clotilde » et d'autres encore, bien d'autres... Et nous roulerons tous ensemble pendant l'éternité.

Armand DAYOT.

ECHOS

LES CURIOSITES DU CALENDRIER

Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un samedi. Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier ; le mois d'avril le même jour que le mois de juillet ; décembre le même jour que septembre.

Février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine, tandis que mai, juin et août commencent à des jours différents entre eux.

Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles.

L'année ordinaire se termine toujours le même jour de la semaine qu'elle a commencé.

Enfin, les années se répètent, c'est-à-dire qu'elles ont le même calendrier tous les vingt-huit ans.

IL N'EST PAS ROND !

On se figure généralement que le Soleil est rond. C'est une erreur, paraît-il.

Le professeur Charles Lane Poor conclut, en effet, de l'ensemble des observations méridiennes et des mesures héliométriques et photographiques, que la forme exacte de l'astre du jour nous est actuellement inconnue. Toutes les mesures accusent un écart de la forme sphérique ; mais toutefois, la différence entre les divers rayons n'excède probablement pas 0" 25.

Les mesures héliométriques révèlent une fluctuation du diamètre solaire ne surpassant pas d'ailleurs 0"10 et correspondant à la période undécennale des taches.

D'autre part les observations de Ambron et Schur semblent indiquer une autre période plus courte, dont la durée serait de vingt-huit jours environ.

Ces constatations, quoique fort intéressantes, ne permettent cependant pas encore de déterminer la différence qui doit exister entre le diamètre polaire et le diamètre équatorial. Un grand nombre d'observations et de photographies prises notamment à l'aide d'un héliomètre, seront nécessaires pour obtenir un résultat précis. Des recherches sont entreprises.

Souhaitons qu'elles aboutissent à nous révéler la véritable forme du Soleil.

LE DIVORCE DU NEGRE

A la Lilloise qui serait tentée d'épouser un beau nègre, je lui laisse le soin de méditer sur le cas de divorce que viennent de trancher, aux torts et griefs respectifs d'une de ses concitoyennes, les juges de la troisième chambre supplémentaire du tribunal de la Seine.

Il y a quelques années, Mlle Marie-Alphonsine, confectionneuse, convolait en justes noces avec M. Louis, un Sénégalais de pure race.

Mais tout passe, tout lasse, tout casse... Bref, un jour, la blanche abandonnait le noir, qui chercha une consolation dans le divorce. A la demande de son mari, la femme riposta par une instance reconventionnelle.

— Si j'ai quitté mon foyer, a-t-elle expliqué, c'est que Louis, en bon nègre qu'il était, s'est montré jaloux et brutal à mon égard. Aussi, je prie le tribunal de m'autoriser à prouver par voie de l'enquête les deux faits suivants :

1° M. Louis, d'origine sénégalaise et habitué à considérer les femmes comme des esclaves, infligeait à sa femme de véritables supplices, excédant au delà des forces humaines les limites du devoir conjugal ;

2° Par suite des excès de son mari une intervention médicale fut rendue nécessaire.

— Mais, madame, a répondu le tribunal, que présidait M. d'Allignac, votre demande est inadmissible, car les... deux faits que vous invoquez ne sont pas susceptibles d'être prouvés par témoins.

Et alors ?... Le noir a obtenu le divorce à son profit, parce que le départ du domicile conjugal de la « blanche » constituait l'injure grave définie par la loi.

UNE CONFÉRENCE DE MILLERAND

La politique sociale de la République

Versailles, 28 février. — Le Cercle républicain Albert Joly, de Versailles, a célébré cet après-midi l'anniversaire de la proclamation de la seconde République. Un grand banquet a été donné, sous la présidence de M. Henri Brisson, président de la Chambre des députés, assisté de MM. Autrand, préfet de Seine-et-Oise ; Millerand, député, et des sénateurs et députés républicains du département.

Au dessert, après une allocution très applaudie de M. Brisson, M. Autrand a porté un toast au président de la République.

A l'issue du banquet, MILLERAND a fait une conférence sur « la Politique sociale de la République ».

LA SOLIDARITE DES CLASSES

Après avoir indiqué qu'en « traçant à grands traits le tableau de la politique sociale sous la République, il voudrait marquer à la fois ce qui, dans cet ordre d'idées, a déjà été fait et ce qui reste à faire », l'orateur parle de la « solidarité des classes ».

« *Voici, dit-il, qu'au début même de ce rapide exposé s'accuse, sous son aspect le plus saisissant, cette solidarité des classes que* l'esprit de système peut bien nier mais qui se dégage avec une éclatante évidence de la réalité. Réformes sociales, prospérité nationale : ce sont là des termes inséparables, et je veux tout de suite noter que même au point de vue le plus étroit, le plus *strictement égoïste, l'ouvrier, si humble que sem*ble sa condition, ne saurait se désintéresser du sort de la nation dont il est l'un des membres, car il en partagera, qu'il s'en rende compte ou non, toutes les vicissitudes.

Il n'est pas vrai que la patrie soit pour lui, comme l'ont dit certains tous, un mot vide de sens ; elle est au contraire la réalité la plus vivante. La destinée de chacun de ses enfants est, quoi qu'il en ait, liée à la sienne ; il ne peut espérer d'amélioration durable de son sort, pour lui et pour les siens, que sous la condition première de la prospérité et de la grandeur nationales. Et ainsi s'affirme, au seuil même d'une esquisse de la politique sociale, cette loi supérieure de la solidarité qui la commande et qui la règle.

C'est de cette loi, qui domine tous les rapports des hommes, qu'il faudra nous inspirer lorsque j'en viendrai à examiner comment peuvent et doivent se régler, dans l'intérêt général commun des deux parties, les rapports entre employeur et employé. Mais il faut tout d'abord examiner quelles mesures s'imposent au législateur républicain pour permettre à l'employé — l'ouvrier sous ce terme juridique tous les travailleurs des champs et des villes, du bureau et de l'atelier — de se rapprocher le plus possible du type rêvé : le travailleur habile en son art qui sait en même temps un père de famille et un citoyen. »

LA JOURNEE DE DIX HEURES

MILLERAND rappelle que la Chambre est saisie d'une loi dont le but est d'universaliser dans l'industrie la journée de dix heures en même temps que d'introduire dans notre législation le germe de certaines améliorations, telle que la semaine anglaise.

Quant à la crise de l'apprentissage, ce n'est pas à la loi de dix heures qu'il faut en attribuer la responsabilité. Elle est née du développement du machinisme, et dès 1860, le second Empire se préoccupait d'y remédier. La création d'un enseignement professionnel donné, en même temps qu'à l'atelier, dans des cours complémentaires, et dont la fréquentation, sous des modes à déterminer, serait obligatoire, s'impose aussi bien au point de vue *économique* qu'au point de vue social.

LES RETRAITES OUVRIERES

L'éminent conférencier traite ensuite la question des retraites ouvrières.

« Ce n'est pas le moment, dit-il, d'examiner dans tous ses détails le projet que la commission du Sénat a élaboré. J'y veux saluer *seulement, avec l'acceptation plus ou* moins atténuée des principes essentiels du projet de la Chambre, la certitude qu'un accord prochain entre le Luxembourg et le Palais-Bourbon permettra à la législature de 1906 de se présenter devant les électeurs, cette grande réforme entrée dans nos lois. Si j'y attache, pour ma part, une valeur si considérable, ce n'est pas seulement à cause

---

FEUILLETON DU 1er MARS. — N. 2

LES DEUX DIANE

par Alexandre DUMAS

Chacun, au reste, reprit la nourrice, s'empressa autour de vous comme je m'étais empressée la première. — Dom Jamet de Croisic, le digne chapelain de ce château, qui est retourné au Seigneur il y a trois mois, vous enseigna avec soin les lettres et les sciences, et nul, à ce qu'il disait, ne pourrait vous en remontrer pour ce qui est de lire, d'écrire et de connaître l'histoire du temps passé, et surtout celle des grandes maisons de France, Enguerrand Lorien, l'ami intime de mon défunt mari, Perrot Travigny, et l'ancien écuyer des comtes de Vimoutiers, nos voisins, vous inituisirent aux armes, au maniement de la lance et de l'épée, à l'équitation, enfin à toutes les choses de la chevalerie, et lors des fêtes et joûtes qui se tinrent à Alençon à l'occasion du mariage et du couronnement de notre sire Henri II, vous avez prouvé, il y a deux ans déjà, que vous aviez profité des bonnes leçons d'Enguerrand. Moi, pauvre ignorante, je ne pouvais que vous aimer et vous apprendre à servir Dieu : c'est ce que j'ai toujours tâché de faire. La bonne Vierge m'y a aidée, et aujourd'hui, à dix-huit ans, vous voilà un pieux chrétien, un seigneur savant et un homme d'armes accompli, et j'espère qu'avec le secours de Dieu vous ne serez pas indigne de vos ancêtres, *Monseigneur Gabriel, seigneur de Lorge, comte de Montgommery !*

Gabriel se leva en jetant un cri.

— Comte de Montgommery, moi ! puis il reprit avec un sourire superbe :

— Eh bien ! je l'espérais, et je m'en doutais presque ; tiens, Aloyse, dans mes rêves d'enfant, je l'ai dit un jour à ma petite Diane. Mais qu'est-ce donc que tu fais-là à mes pieds, bonne Aloyse ? debout et dans mes bras, sainte femme ! Est-ce que tu ne veux plus me reconnaître pour ton enfant, parce que je suis l'héritier des Montgommery ? L'héritier des Montgommery ! répétait-il malgré lui avec une fierté frémissante, tout en embrassant sa bonne nourrice. L'héritier des Montgommery ! mais c'est que je porte un des plus vieux et des plus glorieux noms de France, *Oui, Dom Jamet m'a appris,* règne par règne, génération par génération, l'histoire de mes nobles aïeux... de mes aïeux ! Embrasse-moi encore, Aloyse ! Qu'est-ce que va dire Diane de tout cela ? Saint Godegrand, évêque de Suez, et Sainte Opportune, sa sœur, qui vivaient sous Charlemagne, étaient de notre maison. Roger de Montgommerry commanda une des armées de Guillaume-*le-Conquérant*, Guillaume de Montgommery fit une croisade à ses frais. Nous avons été alliés plus d'une fois aux maisons royales d'Ecosse et de France, et les premiers lords de Londres, les plus illustres gentilshommes de Paris m'appelleront mon cousin ; mon père enfin...

Le jeune homme s'arrêta comme abattu. Puis il reprit bientôt :

— Hélas ! avec tout cela, Aloyse, je suis seul au monde. Ce grand seigneur est un pauvre orphelin, ce descendant de tant d'aïeux royaux n'a pas son père ! Mon pauvre père ! Tiens, je pleure, Aloyse, à présent. Et ma mère ! morts l'un et l'autre. Oh ! parle-moi d'eux que je sache comment ils étaient, maintenant que je sais que je suis leur fils. Voyons, commençons par mon père : comment est-il mort ? raconte-moi cela.

Aloyse se tut. Gabriel la regarda avec étonnement.

— Je te demande, nourrice, comment mon père est mort ? reprit-il.

— Monseigneur, Dieu seul peut-être le sait, dit elle. Un jour, le comte Jacques de Montgommery a quitté l'hôtel qu'il habitait rue des Jardins-Saint-Paul à Paris. Il n'y est plus rentré. Ses amis, ses cousins, l'ont cherché depuis vainement. Disparu, monseigneur ! Le roi François Ier a ordonné une enquête qui n'a pas eu de résultats. Ses ennemis, s'il a péri victime de quelque trahison, étaient bien habiles ou bien puissants. Vous n'avez plus de père, monseigneur, et cependant *la tombe de Jacques de Montgommery* manque dans la chapelle de votre château ; car on ne l'a retrouvé ni vivant ni mort.

— C'est que ce n'était pas son fils qui le cherchait, s'écria Gabriel. Ah ! nourrice, pourquoi as tu si longtemps gardé le silence ! Me cachais-tu donc ma naissance, parce que j'avais mon père à venger ou à sauver ?

— Non, mais parce que je devais vous *sauvez vous-même, monseigneur.* Ecoutez-moi. Savez-vous quelles furent les dernières paroles de mon mari, du brave Perrot Travigny, qui avait pour votre maison comme une religion, monseigneur ? Femme, me dit-il quelques minutes avant de rendre le dernier soupir, tu n'attendras pas que je sois enseveli, tu me fermeras seulement les yeux et tu quitteras Paris tout de suite avec l'enfant. Tu iras à *Montgommery, non* pas au château, mais dans la maison que nous tenons des bontés de monseigneur.

C'est là que tu élèveras l'héritier de nos maîtres, sans mystère, mais aussi sans *bruit. Nos bonnes gens du pays le respecteront* et ne le trahiront pas. Cache-lui surtout à lui-même son origine ; il se montrerait et se perdrait. Qu'il sache seulement qu'il est gentilhomme, c'est assez pour sa dignité et ta conscience. Puis, quand l'âge l'aura fait prudent et grave, comme le sang *le fera brave et loyal, quand il aura dix-huit* ans, par exemple, dis-lui son nom et sa race, Aloyse. Il jugera lui-même alors ce qu'il doit et ce qu'il peut faire. Mais prends garde jusque-là ; des inimities redoutables, des haines invincibles le poursuivraient, s'il était découvert, et ceux qui ont atteint et touché l'aigle n'épargneraît pas sa couvée.

Il me dit cela et mourut, monseigneur, et moi, docile à ses ordres, je vous pris, pauvre orphelin de six ans qui aviez vu à peine votre père, et je vous amenai ici. On y savait déjà la disparition du comte, et l'on soupçonnait que des ennemis terribles et implacables menaçaient quiconque *portait son* nom. On vous vit, on vous reconnut sans doute dans le village, mais, par un accord tacite, nul ne m'interrogea, nul ne s'étonna de mon silence. Peu de temps après, mon fils unique, votre frère de lait, mon pauvre Robert me fut enlevé par les fièvres. Dieu voulait apparemment que je fusse à vous tout entière. La volonté de Dieu soit bénie ! *Tous firent semblant de croire que c'était* mon fils qui survivait, et cependant tous vous traitaient avec un respect pieux et une obéissance touchante. C'est que vous ressembliez déjà à votre père et de figure et de cœur. L'instinct du lion se révélait en vous, et l'on voyait bien que vous étiez né maître et chef. Les enfants des environs prenaient déjà l'habitude de se former en troupe sous votre *commandement.* Dans tous leurs jeux, vous marchiez à leur tête, et pas un d'eux n'eût osé vous refuser son hommage. Jeune roi du pays, c'est le pays qui vous a élevé, et qui vous voyant grandir fier et beau vous admirait. La redevance des plus beaux fruits, la dîme de la récolte, venaient à la maison sans que j'eusse rien demandé. Le plus beau cheval du pâturage vous était toujours réservé. Dom Jamet Enguerrand et tous les varlets et serviteurs du château, vous donnaient leurs services comme une dette naturelle, et vous les acceptiez comme votre droit.

Rien en vous que de vaillant, de hardi et de magnanime. Vous faisiez voir dans les moindres choses de quelle race vous sortiez. On raconte encore dans les veillées comment un jour vous avez troqué à un page mes deux vaches contre un faucon.

Mais ces instincts et ces élans ne vous trahissaient que pour les fidèles, et vous restiez caché et inconnu aux malveillants. Le grand bruit des guerres d'Italie, d'Espagne et de Flandre contre l'empereur Charles-Quint, ne contribuait pas peu, Dieu merci ! *à vous protéger, et vous êtes enfin arrivé* sain et sauf à cet âge où Perrot m'avait permis de me fier à votre raison et à votre sagesse. Mais vous, d'ordinaire si grave et si prudent, voilà que vos premiers mots sont pour la témérité et le bruit, la vengeance et les éclats.

— La vengeance, oui ; les éclats, non ! Aloyse, tu penses donc que les ennemis de mon pauvre père vivent encore ?

— Monseigneur, je ne sais ; seulement il serait plus sûr de le présumer, et je suppose que vous arriviez à la cour inconnu encore, mais avec votre nom éclatant qui attirera sur vous les regards, brave mais inexpérimenté, fort de votre bon désir et de la justice de votre cause, mais sans amis, sans alliés, et même sans réputation personnelle, qu'arrivera-t-il ? Ceux qui vous haïssent vous verront venir et vous ne les verrez pas, ils vous frapperont et vous ne saurez pas d'où partira le coup, et non seulement votre père ne sera pas vengé, mais vous, monseigneur vous serez perdu.

— Voilà justement, Aloyse, pourquoi je regrette de n'avoir pas le temps de me faire des amis et un peu de gloire... Ah ! si j'avais été averti il y a deux ans, par exemple !... N'importe ! ce n'est qu'un retard, et je regagnerai les jours perdus. Aussi bien, pour d'autres raisons, *je me félicite d'être resté* ces deux dernières années à Montgommery ; j'en serai quitte pour doubler le pas. J'irai à Paris, Aloyse ; et sans cacher que je suis un Montgommery, je puis bien ne pas dire que je suis le fils du comte Jacques ; les fiefs et les titres ne manquent pas plus dans notre maison que dans la maison de France, et notre parenté est assez nombreuse en Angleterre et en France pour qu'un indifférent ne puisse s'y reconnaître. Je puis prendre le nom de vicomte d'Exmès, Aloyse, et ce ne sera ni me cacher, ni me montrer. Puis, j'irai trouver... — Qui irai-je trouver à la cour ? *Grâce à Enguerrand,* je suis au fait des choses et des hommes. M'adresserai-je au connétable de Montmorency, à ce cruel diseur de patenôtres ? Non, et je suis de l'avis de la grimace, Aloyse... Au maréchal de Saint-André ? Il n'est pas assez jeune ni assez entreprenant... A François de Guise, plutôt ? oui, c'est cela. Montmédy, Saint-Dizier, Rologne ont prouvé déjà ce qu'il peut faire. C'est à lui que j'irai, c'est sous ses ordres que je gagnerai mes éperons. C'est à l'ombre de son nom que je conquerrai le mien.

— Monseigneur me permettra de lui faire remarquer, dit Aloyse que l'honnête et loyal Elyot a eu le temps de mettre de bonnes sommes de côté pour l'héritier de ses maîtres. Vous pourrez mener un équipage royal, monseigneur, et les jeunes hommes, vos tenanciers, que vous exerciez en jouant à la guerre, ont pour devoir et auront pour joie de vous suivre à la guerre pour tout de bon. C'est votre droit de les appeler autour de vous, vous le savez, monseigneur.

— Et nous en userons, Aloyse, de ce droit, nous en userons.

(suivre).